

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

L'indifférence
François de Sales

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 244-246

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

François de Sales

Préalable indispensable à une décision spirituelle authentique, telle est l'indifférence ignacienne. Chez François de Sales, elle prend une autre valeur. Elle constitue, à ses yeux, la pleine liberté, ou « liberté d'exultation » selon Maritain, étant entendu que « notre franc arbitre n'est jamais si franc [= libre] que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à notre propre volonté : jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soi-même, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soi » (*Traité de l'amour divin*, éd. de la Pléiade, pour toutes les citations de ces quelques lignes. Ici, page 967). Avec l'indifférence salésienne, nous nous trouvons au terme de tout le cheminement spirituel au cours duquel, à la faveur des incessants et délicats appels de Dieu — qui attire « par la seule suavité de sa présence » (451) — et des fidèles réponses de l'homme, l'âme grandit en charité : elle passe selon François de Sales dans cet admirable *Traité* (dont il faudrait lire pour le sujet qui nous retient ici le livre IX) de l'amour de complaisance à l'amour de bienfaisance pour s'épanouir enfin dans l'amour de conformité, dont la pierre de touche est ce qu'il appelle « l'extase perpétuelle d'action et d'opération » (683). Par l'indifférence, l'homme accomplit parfaitement sa vocation, qui est d'aimer en vérité Celui qui est souverainement aimable. Car « l'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour : c'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin et l'excellence de l'univers » (811).

Mais, nous l'avons vu, qui dit amour dit extase, radical dépouillement et sortie de soi-même, acquiescement à l'autre réalisé dans le tréfonds de l'âme. Et cet acquiescement peut s'accomplir à deux niveaux : par la « sainte résignation », où la volonté, encore distincte de la volonté divine, s'y soumet ; et par la « très sainte indifférence », où l'âme se livre, se perd sans réserve à la volonté de Dieu, n'ayant en elle plus que le vouloir divin.

Sans être insensible, bien sûr ! l'âme ne porte son attention ni sur la consolation, ni sur la désolation, mais uniquement sur la volonté divine qui se

présente en elles (cf. 769). « En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente (...) qui cherche toujours l'endroit où il y en a plus, sans considération d'aucune autre chose » (770). Fidèle à sa manière de procéder, François de Sales donne des exemples concrets pour nous aider à bien saisir l'attitude de l'âme vraiment indifférente, qui se voue passionnément dans sa réponse à la moindre inspiration, sans se préoccuper du succès ou de l'échec, sans résister s'il lui est demandé d'y renoncer à mi-course. « Tout est pareil à ce grand cœur (il s'agit d'Abraham à l'heure du sacrifice d'Isaac) pourvu que la volonté de Dieu soit servie. » (774) De même S. Louis : il passe la mer par inspiration divine « pour conquérir la Terre sainte, le succès [= le résultat] est contraire et il acquiesce doucement : j'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein » (774). Et François de conclure alors : « O que bienheureuses sont telles âmes, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les acquitter quand Dieu en dispose ainsi ! Ce sont des traits d'une indifférence très parfaite de cesser de faire un bien quand il plaît à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin quand la volonté de Dieu, qui est notre guide, l'ordonne. » (755)

Ainsi donc, l'indifférence est cette manière d'être universelle, en vertu de quoi l'homme s'oublie totalement et apprend à ne plus effectuer de retour sur soi, si infime et subtil soit-il. En effet, S. François sait bien que les hommes « exercés au saint amour » risquent toujours de prendre imperceptiblement le change, « et en lieu d'aimer Dieu pour plaire à Dieu, ils commencent d'aimer pour le plaisir qu'ils ont eux-mêmes ès exercices du saint amour, et en lieu qu'ils étaient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils lui portent... » (785, cf. 787 et 801). Ils nous donne cette image parlante d'un très habile musicien en place dans une cour. Devenu totalement sourd, il joue néanmoins dès que le prince le lui demande. Davantage encore, s'il reçoit l'ordre de jouer et que le prince s'en aille aussitôt, il ne cesse pas : tel est le bon vouloir du maître.

Pour Ignace, le cœur du retraitant purifié, puis refaçonné à l'image du Christ, ayant reçu d'en haut comment le Seigneur désire être servi par lui, approfondit et vit son élection en Jésus crucifié et ressuscité. Il semble que ce soit ce dernier point que vise François par l'indifférence : cette vie en Jésus à l'agonie, mort et glorieux : « ... la volonté qui est morte à soi-même pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et sujette, mais tout anéantie en elle-même et convertie en celle de Dieu » (797). François parle de « trépas » de la volonté : elle est

entièrement passée d'elle-même à Celui qu'elle aime. Ainsi, nous avons non seulement à joindre notre volonté à celle de Dieu « tenant toujours de la main de l'obéissance celle de son intention divine », mais nous avons encore à nous laisser « simplement porter à son bon plaisir divin (...) ne souhaitant chose quelconque, acquiesçant simplement à tout ce que Dieu veut être fait en nous, sur nous et de nous » (798). L'homme est alors semblable au petit enfant entre les bras de sa mère, tout abandonné, tout préoccupé d'elle seule, qu'il contemple, appliquant son attention sur sa bonté et douceur.

« Il est fort malaisé de bien exprimer cette extrême indifférence de la volonté humaine qui est ainsi réduite et trépassée en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'âme qui déclare son consentement ; il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont de certaines actions qu'on peut en certaine façon appeler actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive ; il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par conséquent un certain vouloir oisif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plutôt, que l'âme qui est en cette indifférence et qui ne veut rien, ains [= mais] laisse vouloir à Dieu ce qui lui plaira, doit être dite avoir sa volonté en une simple et générale attente ; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque événement. Et si vous y prenez garde, l'attente de l'âme est vraiment volontaire, et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera ; et lorsque les événements sont arrivés et reçus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement, mais avant la venue d'iceux, en vérité l'âme est en une simple attente, indifférente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner. » (803)

Cela va si loin que l'homme est appelé à se dénuder et à mourir à tout souci de vie et de progrès spirituels. Mais c'est pour renaître revêtu « d'une autre affection toute nouvelle », revêtu derechef des mêmes « affections de vertus », mais alors « non plus parce qu'elles nous sont agréables, utiles, honorables et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mêmes, ains parce qu'elles sont agréables à Dieu, utiles à son honneur et destinées à sa gloire » (805-806).

Gabriel Ispérian